

États physiques, états d'esprit chez Jean-Jacques

LYDIA VÁZQUEZ
Universidad del País Vasco

1° Il ne s'agit aucunement pour moi de ressusciter ici le vieux débat autour de la «maladie» de Rousseau dont les symptômes ont été maintes fois relevés. Symptômes que Starobinski, dans *La Transparence et l'obstacle* a très bien cerné sous forme de «délire sensitif de relation», affection voisine de la paranoïa, et que le docteur Jacques Borel a joliment décrits dans *Génie et folie de J.J. Rousseau*, bien que certaines de ses assertions puissent être plutôt discutables.

2° Celle d'abord qui se situe à l'opposé de ce qui constitue mon hypothèse, à savoir que Jean-Jacques fut un mélancolique. Je dirais même plus, un écrivain mélancolique construit de toutes pièces par Rousseau lui-même. Borel, en effet, recuse la théorie des quatre tempéraments comme révolue et en conséquence inapplicable au «cas Rousseau» qui échapperait, d'autant plus que nous sommes face à un «être d'exception», à tout «enfermement caractériologique».

3° La théorie des humeurs nous fait aujourd'hui sourire (ceci dit, il n'y a pas bien longtemps), c'est certain, mais il n'est pas moins vrai qu'elle était toujours en vigueur au XVIII^e siècle et, qui plus est, renouvelée par la mode des «vapeurs» et des affections mélancoliques qui se répandent partout à l'intérieur d'une Europe civilisée mais, comme le soulignait Robert Mauzi dans «Les maladies de l'âme au XVIII^e siècle» (*Revue des Sciences Humaines* n° 100, pp. 459-493), submergée dans les marécages de la découverte du vide, de l'insécurité à l'intérieur de l'être, en somme, de l'ennui.

4° Or, Rousseau connaît, bien entendu, aussi bien les théories classiques autour du célèbre «mal de vivre», depuis les *Problemata* (le n° XXX) de Pseudo-Aristote à Plutarque, son auteur préféré, que les approches contemporaines, médicales ou littéraires qui, depuis Burton prolifèrent en Europe et dont les plus notables ont été répertoriées par Mauzi dans l'article que je viens de citer.

5° Mais il ne s'y intéresse pas, comme le Diderot de *Jacques le Fataliste*, par exemple, en tant que curieux de son siècle, ni même comme le Saint-Lambert des *Saisons*, par amour de ces «larmes qui nous affligent mais ne nous rendent pas malheureux». Rousseau y est

compromis jusqu'au plus profond de son être. Il en fait sa raison de vivre et, mieux, d'écrire. S'ajoutant ainsi à la galerie des génies mélancoliques dressée par Pseudo-Aristote et à celle des enfants de la Mère Encolie, établie par saint Grégoire, par saint Augustin et complétée bien plus tard par Michel Leiris dans son roman *Aurore*. N'est-ce pas le monstre des *Dialogues* le mélancolique moderne préfigurant les images finiséculaires, voire celles d'un Chirico?

6° Or, à risque de vous sembler trop osée, je vais annoncer les raisons que j'ai cru entrevoir de cette intentionnalité mélancolique de Rousseau, car le portrait de Jean-Jacques sous toutes ses représentations est, sans aucun doute, celui d'un mélancolique. Et s'il s'en défend – dans ses lettres à Malesherbes, dans les *Dialogues* (à l'occasion des portraits et de Fiquet et de Ramsay, et lorsqu'il parle de son «tempérament mixte formé d'éléments qui paraissent contraires»)...., c'est pour mieux brouiller les pistes ou bien pour se différencier des «malades» atteints d'excès de bile noire.

7° Dépassant l'opposition qu'il proclame pourtant comme à l'origine de sa démarche scripturale, à savoir celle du mensonge et de la vérité, Rousseau construit un être imaginaire, «Jean-Jacques» («J.J.»), aussi vrai que peut l'être un personnage né de l'imagination d'un authentique Pygmalion. Et Jean-Jacques n'est malheureusement pas aussi beau que Marcellin ou Saint-Preux, n'a pas le corps d'un Spartiate, ni le magnétisme d'un Venture; il ne maîtrise pas non plus l'art de triompher avec élégance dans le monde, du père Caton. Et il l'«avoue», puisqu'il est important, dans toute fiction du XVIII^e siècle, de respecter la vraisemblance, mais en revanche il possède un caractère exceptionnel qui vaut la beauté d'un Apollon.

8° En effet, le Rousseau complexé de son physique efféminé, rêvant d'une autre société où il renaîtrait en homme naturel, robuste, sain et faisant des exercices physiques les plus durs de simples récréations, meurt à quarante ans, conscient enfin de l'irréalité de toute utopie, pour renaître réformé, dépouillé de son essence médiocre, et revêtu d'une nouvelle personnalité. Et cette personnalité ne peut être autre que celle qui, selon les lois irréfutables de la physiognomonie, s'accorde avec son corps et son expression faciale. Celle d'un mélancolique.

9° Or, le mélancolique, nous l'avons dit, est reconnu comme un génie, certes, mais comme un génie bilieux, tout de même, c'est-à-dire, de nature malade. Le mélancolique demeure du temps de Rousseau un malade atteint d'un excès de bile noire qui lui envahit le corps et qui lui provoque de nombreuses et pénibles séquelles dont, par exemple, des troubles intestinaux ou vésicaux. Tous les symptômes du bilieux apparaissent dans la configuration de Jean-Jacques dans *Les Confessions*, les *Dialogues* ou *Les Rêveries*.

Depuis des textes comme l'*Iliade*, des écrits philosophiques comme ceux de Sénèque (*De tranquillitate animi*), ou encore des théories médicales comme celle de Galien notamment, les Européens connaissent très bien cet «état douloureux lié à la nature humaine» (Starobinski, «La Mélancolie au jardin des racines grecques», *Magazine littéraire* n° 244, juillet-août 1987).

Comment ne pas imaginer que Rousseau ait pu faire rapidement la liaison entre Bellérophon, le premier mélancolique d'Occident (chant VI de *Iliade*, vers 200-203),

héros courageux et juste, vertueux et à cause de cela même, condamné à l'exil, à l'errance, ainsi qu'à la haine et à la persécution des dieux?

Comment n'aurait-il pas fait le rapport entre son mal et celui décrit dans les écrits hippocratiques ou encore de Galien à propos de l'affection mélancolique, de cette pathologie focalisée au niveau de la rate? Comment ne pas soupçonner une identification secrète de Rousseau avec Démocrite, dont Burton parle longuement, le grand Philosophe considéré comme mysanthrope et fou par ses concitoyens, alors qu'Hippocrate décide que ce sont les Abdéritains qui sont fous et lui le seul homme pleinement raisonnable?

N'est-il pas évident que Rousseau rêva, dans sa solitude, de la solitude d'un Auguste ou d'un Alexandre, les grands héros cités comme mélancoliques par Pseudo-Aristote?

Mais en fait, Rousseau n'a même pas à faire l'effort de se souvenir de ces êtres d'exception dont il suivrait la lignée. Son médecin, Samuel-Auguste Tissot, spécialiste *De la santé des gens de Lettres* (reed. Eds de la Différence, Paris, 1991) pour ne pas rappeler qu'il le fut aussi d'une des pratiques solitaires chère à Rousseau (*L'Onanisme*, reed. ibid.), lui dévoile tous les symptômes de l'écrivain mélancolique. Et voilà Rousseau qui se façonne une personnalité, je n'irai pas jusqu'à dire opposé à la sienne, mais sans doute intentionnée, voulue, travaillée, coïncidant avec le modèle d'écrivain mélancolique décrit par Tissot: Déjà, le médecin suisse, exprime son accord explicite avec son patient qui tient à avertir dans sa préface de *Narcisse* des conséquences funestes du «travail de cabinet»: «L'étude use la machine, nous dit Rousseau, épuise les esprits, détruit les forces, énerve le courage, rend pusillanime et incapable de résister également à la peine et aux passions». Et à Tissot de renchérir avec tout un traité qu'on aurait dit dicté par Rousseau pour servir de modèle de Jean-Jacques, victime de son caractère, mais aussi de la société, des femmes et de son travail. La fièvre, l'insomnie, les problèmes de rétention d'urine, les flatulences, les vertiges, l'estomac affaibli, la langueur provoqué par l'invasion par la bile noire d'autres organes que la rate, l'immobilité, allant jusqu'à la perte de la parole, la tristesse qui peut devenir mysanthropie, un penchant pour la musique, ainsi que pour les passions amoureuses et mystiques... A moins que ce ne soit Rousseau qui se décrive dans les *Confessions*, les *Dialogues* et les *Rêveries* comme un Jean-Jacques tissotien. Qui, dans ce sens, se dit poussé à la mélancolie, tout comme avertit Tissot, par un excès de lectures romanesques, la nuit venue, lors de l'enfance et la puberté.

Et pourquoi aime-t-il Plutarque? Pour les mêmes raisons qu'il est patient de Tissot. Plutarque s'intéresse de très près aux mélancoliques et propose des moyens de guérisons. Car Rousseau n'oublie pas que le danger de se dire être hors du commun est de se faire traiter en malade, de vivre en malade.

Alors, il décide de passer au devant de tous ces soit-disant amis qui voudraient le guérir et vivre en mélancolique conscient de l'être. Et pour cela, c'est Plutarque qui lui donne les clés: Un exercice modéré tel que la promenade ou la botanique calment les nerfs du mélancolique. Mais surtout celui qui subit l'affection «géniale» doit faire très attention aux aliments: pas de matières grasses, en général pas de viande, peu ou pas de poisson. Le mieux: des graines céréales, du café au lait, le pain, les fruits, les oeufs et, surtout, surtout, le lait.

En fait, ce qui convient le mieux aux gens de lettres, selon Plutarque, est une diète frugale, végétarienne, car la viande diminue l'intelligence, et avec beaucoup de lait, surtout pour le souper. Par ailleurs, la campagne (air pur) et le climat tempéré conviennent à ces hommes délicats qui ne sauraient supporter ni le froid extrême ni, surtout, les grandes chaleurs. Nous avons reconnu le parfait mélancolique, c'est-à-dire Jean-Jacques.

10° Mais loin de s'y circonscrire, Jean-Jacques dépasse largement les limites caractérielles du mélancolique clinique, tel que nous le connaissions. Le mélancolique «malade» en fin de comptes, même s'il s'agit d'un malade génial, a besoin d'ellébore lorsque Saturne plane sur la Terre. Et Rousseau ne veut surtout pas faire de Jean-Jacques un malade. Tout délicat qu'il est, il s'agit pure et simplement d'une question de sensibilité. En somme, Rousseau déplace l'affection de la rate vers une affection du cœur, la mélancolie devenant grâce à lui la grande affection de l'esprit, chérie des romantiques.

Au long de ses pages «autobiographiques», Rousseau trace donc les lignes d'un nouveau mélancolique, le «mélancolique sensible». Un mélancolique moderne, beaucoup plus détaché du physique, beaucoup plus près par son énergie, par la force de son âme, par sa vertu en somme, du héros auquel Rousseau aurait toujours voulu ressembler et qu'il a réussi à émuler grâce au miracle de la littérature.

11° Ainsi, la mélancolie amoureuse définie par Diderot comme une conséquence mécanique de la puberté, d'une transformation toute physique, toute corporelle, devient chez Jean-Jacques une «faiblesse» due à un excès de sensibilité et hors temps. On a beau se sentir ridicule, on est toujours sensible aux maux d'amour la cinquantaine atteinte. De plus, l'amour peut toujours, grâce à cette nouvelle mélancolie, se transformer alchimiquement en une pure amitié, dépassant définitivement les limites corporelles.

12° Par ailleurs, la vie à la campagne ne saurait pas être une simple thérapie contre les idées noires du mélancolique. Elle atteint, comme dans toute affection spirituelle, un degré de mystification qui permet l'identification totale entre Jean-Jacques et le paysage. Il devient ruisseau, bruit de l'eau, plante, coucher de soleil, il devient Nature.

13° Et c'est là que fait son apparition non pas le Rousseau mélancolique par les circonstances de sa naissance, de son éducation choyée parmi des femmes caressantes et musiciennes et un lecteur invétéré, mais le Jean-Jacques mélancolique de naissance, parce que christique.

14° Tout comme Jésus-Christ, comme d'autres héros que Rousseau vénère, Jean-Jacques est né pour, en héros de son temps, c'est-à-dire, en héros de physique délicat mais tout plein de force intérieure (ce n'était pas la disparition de cette force que Mauzi dénonçait pour expliquer les maladies de l'âme au XVIIIe siècle?), rédimmer les hommes dégénérés?

15° Tout éthéré, Jean-Jacques a été enfanté par un Rousseau qui s'est cru terrien, saturnien, mais unique. Et il l'a été, à vrai dire, puisqu'il a réussi par la littérature à se conférer une force, une *vertu*, une immortalité égale à celle d'un héros romain, spartiate, qu'il a toujours rêvé d'être. Ce qu'on ne pourra jamais nier, plus de deux cents ans après, c'est que Rousseau est un bloc de pierre, plus solide qu'Hercule, et qu'il tient, presque en solitaire, tout le poids de notre monde actuel, par lui créé.